

QUAND EST-CE QU'ON TRAVAILLE ?

Marie-France Frey

Pédagogie du projet, apprentissages à l'occasion de productions authentiques, demandes des stagiaires, contraintes institutionnelles sont au centre des réflexions au cours des stages d'analyse de pratiques que le secteur formation de l'AFL organise chaque année.

Marie-France FREY fait le point sur les interrogations des formateurs et propose quelques solutions.

"... Le faire-semblant inspire toute la pédagogie... Contrairement à tous les lieux où l'on travaille à l'école, (le centre de formation) ne produit rien. Car ici, on ne travaille pas, on apprend. Et on apprend en dehors de toute production. On apprend pour savoir-faire mais pas en faisant véritablement; surtout pas en s'insérant dans le cycle d'une production confrontée aux exigences de destinataires authentiques... Et tout ce que l'on apprend dans ce faire semblant est sans pouvoir sur la réalité car il y manque la confrontation globale avec elle, la prise en compte de la fonctionnalité sociale de l'action..."

(Jean FOUCAMBERT "L'École de Jules Ferry")

Dans nos têtes de formateurs en formation, en stage d'analyse de pratiques, ces pensées résonnent fort mais se heurtent parfois à la réalité de la formation qui se vit tous les jours. Apprendre, dit-on, c'est inventer une solution provisoire... Pour sûr ! Ce jour-là, en stage, le débat se fait vif, autour de "projets d'apprentissage". Les formateurs témoignent tous de pratiques auprès d'adultes migrants et français peu ou pas lecteurs. Le groupe est bien d'accord sur la nécessité impérieuse d'ancrer la formation sur le pouvoir à prendre sur la réalité, et donc de rejeter toute approche teintée de faire semblant pédagogique. Mais la tentation guette, là, derrière les oreilles, prête à resurgir mine de rien, ne serait-ce que grâce à un alibi "en béton", la complicité et l'attente des stagiaires en formation. On l'a dit et redit, c'est quand l'école a manqué qu'elle pèse le plus, qu'elle nourrit les rêves de promotion et de réussite, qu'elle resurgit dans les représentations sur l'apprentissage. Obstiné, et bien décidé à trouver sa solution provisoire, le groupe se pose donc, ce jour-là, quelques questions qui encombrant les têtes depuis longtemps :

- Comment travailler la demande des stagiaires quand elle renvoie au désir d'apprendre autrement (et que cette demande rejoint notre confort du moment) ?
- Qu'est-ce qu'un projet ? Qui le définit ? À quelle nécessité il répond ? Quelles sont ses conditions d'émergence ?
- Quel(s) rapport(s) entre projet(s) et apprentissage ? Quand on a produit collectivement quelque chose pour l'extérieur, de quoi chacun est-il plus riche ?

1. AUTOUR DE LA DEMANDE EN FORMATION

Tout le monde sait depuis longtemps que répondre à la demande des stagiaires, c'est le piège assuré... D'abord parce qu'elle est bien trop ressemblante, souvent, avec l'image que l'on a d'eux, et qu'elle est le signe manifeste qu'ils nous renvoient de leur compréhension parfaite de la situation de la formation. La demande est, ensuite, le règne de la place d'où l'on parle :

adulte ou jeune, hors circuit économique le plus souvent, peu alphabétisé, place sociale marginale et sans grand pouvoir dessus... Cette demande est la marque d'une illusion, d'un leurre : *"Si je sais lire, écrire, je trouverai du travail, je pourrai aider mes enfants à l'école pour qu'ils ne soient pas comme moi. Ou même, pour qu'ils soient comme vous, formateurs, comme vos enfants. Donc, je veux l'école, votre école..."* Cette demande n'est pas le signe d'une colère, d'une révolte, mais plutôt l'envie de "s'en sortir", en se demandant toutefois pourquoi on y arriverait... alors que, jusqu'à présent, on n'y est pas arrivé ! Un sou d'espoir mais beaucoup de fatalisme, de peur de ne pas être "à la hauteur" de cette formation qui pourrait bien être le dernier cadeau, la dernière chance, mais à laquelle on ne croit qu'à moitié.

Où est la légitimité ? Du côté du formateur qui sait qu'on n'apprend pas à lire en recopiant son Bled, en commençant par apprendre à faire, avant de faire. Du côté du stagiaire, hésitant entre sa demande forte d'apprendre et son sentiment d'impuissance face à cet apprentissage... *"Pour moi, tout est déjà joué depuis longtemps... alors..."* L'issue, c'est peut-être la négociation et le travail sur les représentations des stagiaires, comme des formateurs. Des outils, pour cela, ont été essayés avec succès : le montage diapos sur l'acte lexique, un photo-langage sur la manière d'apprendre ou un Q. Sort sur apprendre et enseigner... ou bien encore un "stage dans le stage" pour regarder de près comment fonctionnent – et pourquoi – ces écrits qui semblent faits pour apprendre : les grammaires, les manuels de lecture, les mémento d'orthographe ou de conjugaison.

Négocier, cela veut dire aussi expliquer pourquoi, comment c'est fait, à quoi ça sert, quelle est la logique du programme proposé, de telle approche pédagogique plutôt que de telle autre. Ne jamais croire à l'évidence, ni pour soi ni pour l'autre, et laisser aussi une place pour que les choses puissent être dites, surtout quand elles ne vont pas dans le sens de ce que l'on attend. Évident tout ça ? Pas sûr... *"Toute théorisation vraie est, pour le plus grand nombre, la perte d'une croyance et le deuil d'une évidence."* (Jacky BEILLEROT, **Voies et Voix de la formation**.) ... Surtout quand on sait que *"l'éducation est un sens produit par des dominants. C'est une parole et des pratiques en provenance de ceux qui ont du pouvoir... L'éducation est une offre contrainte à rejoindre une place, souvent celle de son groupe d'origine."* (Jacky BEILLEROT, idem.)

2. PÉDAGOGIE DU PROJET

Quand on dit : qui, dans un stage de formation, est à l'origine du projet ? Le formateur doit-il l'imposer au groupe ? Doit-on attendre qu'il vienne des stagiaires ? Il me semble que l'on pose mal la question et que le problème ainsi posé n'aura pas de réponse pour plusieurs raisons :

- poser le problème ainsi c'est définir d'emblée le stage comme un monde clos, étanche vis-à-vis de l'extérieur ;
- c'est dire aussi que c'est une question de choix pédagogique, de technique d'animation. On est directif ou non, on "laisse la parole" aux stagiaires ou non... et c'est tourner en rond ;
- c'est oublier sans doute l'essentiel : si l'on apprend en essayant de transformer quelque chose de sa réalité, c'est aussi parce que la demande ne vient pas seulement de nous. C'est parce qu'une institution extérieure à la formation dit ou nie son besoin d'avoir le point de vue d'adultes, de jeunes peu lecteurs.

Projet et commande sociale

Tous les formateurs se rejoignent pour dire que la plus grosse difficulté de l'approche par projet renvoie aux conditions nécessaires à l'émergence de ce(s) projet(s). Le plus gros obstacle vient de l'absence de commande sociale : on compte sur les doigts, les institutions, les lieux culturels, les entreprises qui seraient dans la nécessité (et pas dans la démagogie) de faire travailler des publics de faible niveau de qualification ou de formation. Relisons l'histoire – contemporaine – des séquences alternées du dispositif jeune – 16-25 ans – et notamment l'émergence des structures intermédiaires de production-formation : les coopératives de production, les entreprises intermédiaires ont eu généralement pour durée de vie celle de la loi les autorisant à vivre. Le secteur économique ne porte guère commande à la formation. Il a fallu créer un monde exprès, qui n'a pas lui, vécu bien longtemps, asphyxié par les contraintes économiques, contradictoires souvent avec les exigences d'un apprentissage. Et pourtant, on a bien envie d'insister : quand une institution ou organisme est en relation d'interpartenariat avec des groupes en formation dont l'objectif est de produire, c'est d'abord qu'elle reconnaît leur compétence à produire, à travailler. Et cette reconnaissance a bien du poids sur l'apprentissage, parce qu'elle en crée les conditions. Mais face à l'absence de commande sociale, à l'absence de réseau formation-production, c'est souvent le formateur qui se substitue à l'institution, finalisant ainsi les activités. Alors, deux tentations :

- Finaliser lui-même les projets, se substituer à l'institution qui ferait la commande, et c'est la dérive de la pédagogisation des productions. "*Et si on faisait un journal, un livre de cuisine, une émission de radio... ?*" Le risque, alors, c'est celui d'une pédagogie active qui reste dans le faire semblant, la réalité de la production, et ses contraintes échappant au formateur. Les stagiaires, quant à eux, sont bigrement résistants face à cette demande, pas dupes sans doute, du leurre de la situation, et ne se retrouvant pas, de surcroît, dans cette manière de travailler et d'apprendre. Quel formateur, déployant des énergies considérables pour aider à produire "grandeur nature" n'a pas entendu le : "*quand est-ce qu'on travaille ?*" Autre effet de cette dérive, c'est l'intériorisation chez les stagiaires et chez les formateurs, de leur absence de pouvoir sur la situation... l'impression d'être floué et renvoyé chacun à son statut de marginalité par rapport au monde de la production. Pour ne pas être condamné à porter le rocher de Sisyphe sur son dos, le formateur devrait être porté par la politique globale de formation (de lecture) de son association, lieu privilégié de la mise en place d'un réseau, d'une commande.

- Autre tentation possible : celle de s'effacer devant le groupe de stagiaires et de leur demander ce qu'ils veulent faire et quels sont leurs projets. Ne pas vouloir imposer ses propres desseins... effet d'une générosité "piégée"... Certains stagiaires, bien sûr, ont des projets : passer un permis de conduire, retrouver du travail, aider leurs enfants à l'école... Projets de vie qui déterminent leur inscription en formation. Mais si ces projets à long terme donnent du sens à leur formation, ils ne conduisent que très rarement à déterminer, à court terme, dans le temps de la formation, un projet de travail. Et seuls quelques stagiaires le manifestent ainsi, engagés dans une trajectoire de réussite individuelle, accrochés fortement à l'idée d'une promotion sociale passant par l'école de la formation. Mais le plus grand nombre reste bien souvent dans l'incompréhension de la demande : "*Vous avez dit projet ?*" Mot douloureux pour qui la possibilité de se projeter sur demain est plutôt fragile. Le leurre serait de penser un projet de formation qui tienne chaud devant le vide de l'après stage, lorsque l'absence de place invalide le temps de l'apprentissage. Autre illusion, sur la notion de contrat de stage cette fois. Laisser la place à l'élaboration de projets, c'est penser qu'il peut y avoir réelle négociation sur ce terrain. Et cela, je ne le crois pas. Parce qu'il y a une inégalité d'information sur les tenants

et aboutissants de la notion de projet, entre les stagiaires et le formateur. Il me paraît plus clair, plus facilitant aussi, de poser sur la table la nécessité de travailler ainsi, dès le début de la formation, pour permettre aux stagiaires de prendre position sur cette manière d'apprendre. Paradoxalement, l'arbitraire de la nécessité de travailler en projet, posé clairement par le formateur, me paraît plus respectueux des stagiaires parce qu'il laisse aussi la place au refus et à la transformation. Le choix est possible d'adhérer, ou non, quand l'information est complète, quand il peut y avoir début de conflit sur cette manière de travailler.

Ne pas confondre !

Projet, thème, objectif... Ces mots différents sont souvent utilisés l'un pour l'autre ! Travailler pendant trois semaines sur l'école, sur la lecture et ses enjeux, est-ce un projet ? Quel est l'objectif du travail ? Pourquoi les formateurs disent que les stagiaires se lassent de travailler sur un même thème ? Quelles sont les activités réelles que les stagiaires font, dans le cadre de ce travail ? Si l'on essaie de clarifier ce que projet veut dire, on peut s'entendre sur les paramètres suivants :

- il implique la nécessité d'une production qui n'a pas besoin d'être "grandiose" pour être validée mais qui, en revanche, est déterminée par une commande institutionnelle claire. Production définie également par le public auquel elle s'adresse ;
- il implique aussi un réseau de partenaires, notamment l'aide de professionnels, non pédagogues : journaliste, technicien, maquettiste, écrivain ;
- il est défini par des contraintes claires : de temps, de performances attendues, de répartition des rôles, de responsabilités ;
- il nécessite que des aides techniques soient prévues, sous forme d'ateliers (lecture, écriture, enquête, expression...) à partir d'une analyse des tâches détaillée qui permet de pointer ce que l'on sait et ne sait pas faire ;
- il implique enfin une vigilance : des temps de théorisation des pratiques, qui pointent l'avancée du travail, les possibilités et le rôle de chacun.

Remarque : en cas d'absence de commande institutionnelle, il paraît plus intéressant de ne pas tricher en proposant des productions prétextes à apprendre, mais plutôt de travailler sur le projet d'apprendre (lire tel ou tel écrit complexe, réfléchir sur l'apprentissage...), en étant très exigeant sur les outils techniques mis à disposition des stagiaires.

Quelques pistes

Si ce début, en stage, nous aide à voir plus clair dans ce que l'on essaie de faire, il nous permet aussi d'esquisser des pistes, encore en brouillon, mais oui permettent de rester fermes sur nos hypothèses :

- Le GRETA de Creil met en place une formation "alphabétisation" d'un type nouveau : des projets sont définis à partir de consultations d'associations de migrants et d'études de besoins

et de ressources, et les stagiaires sont recrutés sur la base d'un crédit d'heures formation pour réaliser ces projets avec les professionnels concernés.

- La municipalité de MONTREUIL et l'AFL ont passé commande aux stagiaires dont ils financent la formation, d'un journal inséré dans "Montreuil-Expression" à faire circuler de stage en stage.
- En formation de formateurs (analyse de pratiques), des formateurs sont engagés dans la réalisation de brochures à l'intention de faibles lecteurs, sur "commande" AFL.
- À Bessèges, dans le Centre National de Classes-Lecture, toutes les activités prennent sens dans cette dynamique. Le journal interne au centre, les émissions de radio et le journal écrit à l'intention des habitants du canton... Ces pistes apportent à tous des matériaux pour approfondir un axe de recherche important : comment, à l'intérieur de cette commande, on adhère ou non au projet, comment chaque individu bouge aux frontières de son statut, quel rapport précis entre les apprentissages techniques et les productions, et en quoi l'inégalité de savoir et de statut n'est pas reproduite, voire même renforcée dans l'existence d'une production légitimée par une commande. À voir...

Marie-France FREY